

cherche cette précieuse quiétude de l'esprit et de l'âme dans des distractions morales et instructives ; c'est aux sons d'une douce mélodie ou en traçant simplement avec le crayon quelques figures sur un album que le père de famille trouve des jouissances réelles : c'est alors qu'il pense à donner à ses enfants des talents d'agrément qui les habituent au travail. Ces enfants, il faut songer à leur avenir, et pour cela, les parents doivent sonder leurs inclinations afin de préparer leur esprit pour une profession. Notre but est donc d'encourager et de stimuler le goût de la jeunesse en lui offrant un journal instructif et amusant à la fois.

“ La Musique, le Dessin, la Peinture et la Sculpture sont les quatre éléments qui constituent les Beaux-Arts proprement dits, et ceux-ci se divisent en plusieurs catégories dont l'étude est des plus attrayantes. Présentés sous la forme de causeries familières, nous ne donnerons que de courts articles, mettant ainsi en pratique les deux mots d'un auteur : “ *que des faits, peu de phrases.* ”

“ Cet exposé suffit pour faire comprendre à nos lecteurs que notre plan est de reproduire tout ce qui se rattache aux beaux-arts. On ne saurait donc nous accuser de *plagiat* puisque nous avons la franchise d'en prévenir le public.

“ Enfin, notre but est d'initier la jeunesse à tous les secrets des beaux-arts en lui plaçant entre les mains la semence nécessaire pour cultiver son esprit. Nous offrons déjà comme chose utile aux jeunes organistes, un travail nouveau : c'est le *Calendrier de l'Organiste* ou l'indication des Offices des dimanches et des jours de fêtes, et nous le complétons en y introduisant les *Ephémérides nationales* ou récit des principaux événements musico-historiques. Nous espérons obtenir ainsi les encouragements des jeunes artistes et aussi le patronage des personnes qui s'intéressent au progrès des Arts, des Sciences et de l'Industrie. Puissent nos désirs recevoir un accueil favorable ! ”

Dans la chronique de l'*Univers illustré* nous trouvons les notices suivantes que nos lecteurs liront sans doute avec plaisir :

Bien que M. Viennet connaisse “ une infinité de braves gens, bien élevés, bien instruits, aimant la saine littérature, la poésie même, et qui vont se récrier à l'annonce d'un poème épique, comme si on les menaçait d'un narcotique à endormir un régiment ”, l'honorable et courageux Nestor du Parnasse français vient néanmoins de publier chez M. Henri Plon la *Franciade*, épopée en dix chants.

Depuis Voltaire, personne, que nous sachions, ne fit acte de si grande témérité. Saluons donc respectueusement la naissance de cette sœur cadette de la *Henriade*; venue au monde, par

la persistance d'une inflexible fantaisie, quarante ans après sa sœur aînée.

“ Cette fantaisie, M. Viennet en convient volontiers, est bien d'un poète qui se plaît à lutter depuis un demi-siècle contre les tendances littéraires de son temps, qui s'obstine à faire des tragédies quand il n'y a plus d'acteurs pour les jouer et de désœuvrés pour les lire.”

L'auteur de la *Franciade* ne se dissimule aucune des objections qu'on serait en droit de lui opposer, à savoir : qu'on refuse généralement aux Français le don de l'épopée ; que le monde entier n'en compte que dix ; qu'il a fallu vingt-six siècles et des milliers de poètes pour les produire, et que sur les dix qui ont surgi, il y en a six dont les juges les plus compétents ont fort irrévérencieusement contesté le mérite.

Tout en publiant son poème, M. Viennet n'est point tenté de plaider contre de telles fins de non-recevoir. Ses moyens de défense se bornent à confesser qu'il n'est pas plus maître de son imagination que de sa conscience. Quand un sujet quelconque a pris possession de son cerveau, il acquiert sur-le-champ toute la puissance d'une idée fixe ; et il faut, bon gré, mal gré, que sa plume obéisse.

— Je ne compose pas à volonté, s'écrivit M. Viennet avec une fierté indignée, et je n'ai jamais compris Delille achetant le droit de déjeuner par l'enfantelement d'un certain nombre de vers fixé d'avance par madame Delille ! Je subis une tyrannie moins ignoble que celle-là !

Ne vous hasardez point à lui dire :

— Vous n'aurez ni éditeur, ni théâtre.

M. Viennet vous répondrait en haussant les épaules.

— Que m'importe !

— Vous ne serez ni lu ni acheté.

— Que me fait cela ?

— On se moquera de vous.

— J'en ai bien vu d'autres !

Et il ajouterait (voir la préface de la *Franciade*), avec une franchise de vieux soldat qui n'est pas précisément de l'essence de violette : “ Ne s'est-on pas moqué du *Britannicus* et de la *Phédre* de Racine ? N'a-t-on pas versé des torrents de fiel sur Voltaire ? Que sont devenus ces critiques ? ”

Mais que parlé je de violette et quel rapport exista jamais entre les poètes et la modestie ? M. Viennet en fait l'aveu naïf avec un redoublement de franchise. “ Les poètes, déclare-t-il sans se troubler, auraient inventé la vanité si Dieu l'avait oubliée dans la quantité des passions qu'il lui a plu d'infuser dans le cœur humain ” Rien de plus vrai. Tous ces amants de la muse ressemblent en effet, peu ou prou, à Jean de Meung, l'un des auteurs du *Roman de la rose* et au sieur Ecouchard Lebrun. Le premier prétend que la Loire s'est enflée d'or-